

Christian Quesnel a remporté une bourse pour parfaire son art à Londres

Une opportunité unique pour un bédéiste d'ici



MARTHE LEMERY
mlemery@ledroit.com

D'ici quelques jours, Christian Quesnel transportera ses planches à dessin, ses encres, ses gouaches, ses cliques et ses claques, sans oublier son parapluie, sur les bords de la Tamise. Premier bédéiste à recevoir une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec comme artiste en résidence, il sera aussi le premier à occuper le studio de création du CALQ à Londres.

Tout un honneur pour l'artiste illustrateur, originaire de Saint-Pierre-de-Wakefield et résidant depuis peu à Saint-André-Avellin, dans la Petite-Nation. Il a un peu les choquottes à quelques jours du départ, pas tant par crainte de devoir s'immiscer dans la jungle urbaine de la City, comme à l'idée de devoir laisser derrière sa compagne et leurs deux fillettes. «Tu comprends, quand t'es artiste, c'est comme faire vœu de pauvreté. Tu vis de sacrifices, et je n'ai vraiment pas les moyens de les amener avec moi.»

Mais en même temps, comment refuser cette offre inespérée? «D'autant plus que je croyais n'avoir aucune chance de décrocher cette bourse. J'ai rempli le

formulaire de demande de bourse pour un studio de création juste comme exercice, parce que je ne l'avais jamais fait auparavant. Quand le CALQ m'a appelé, j'étais sûr que c'était pour me dire qu'il manquait des pièces à mon dossier de candidature» explique-t-il, encore sidéré.

Paraît-il que sa candidature pour ce studio londonien fort convoité — parce qu'au cœur d'une des villes les plus trippantes dans le domaine de la création — l'a emporté sur des noms connus en architecture et en sculpture. Faut croire que son argumentaire, comme quoi son style de bédé, plus «nordique» que «francique», trouverait chez les anglo-saxons une parenté qui ne pourrait que lui être bénéfique. «Comme bédéiste, le fait d'avoir été choisi me réjouit, parce que ça fait aller la bédé québécoise là où elle n'est jamais allée.»

La peur de plafonner

Illustrateur et bédéiste depuis plus de dix ans, père du récent recueil *Projet Outaouais* et président du studio coopératif et maison d'édition Premières lignes, Christian Quesnel avait peur de plafonner, de commencer à se répéter. En allant travailler sur son prochain livre, *Cœurs d'argile*, à Londres, il veut certes aller se ressourcer au contact d'autres

formes artistiques dans cette ville ouverte à toutes les influences culturelles. Mais il tient aussi à prendre de la distance par rapport à l'objet même qui est à la source de ce nouveau livre, sa propre maison à Saint-André-Avellin.

«Comme bédéiste, le fait d'avoir été choisi me réjouit, parce que ça fait aller la bédé québécoise là où elle n'est jamais allée.»

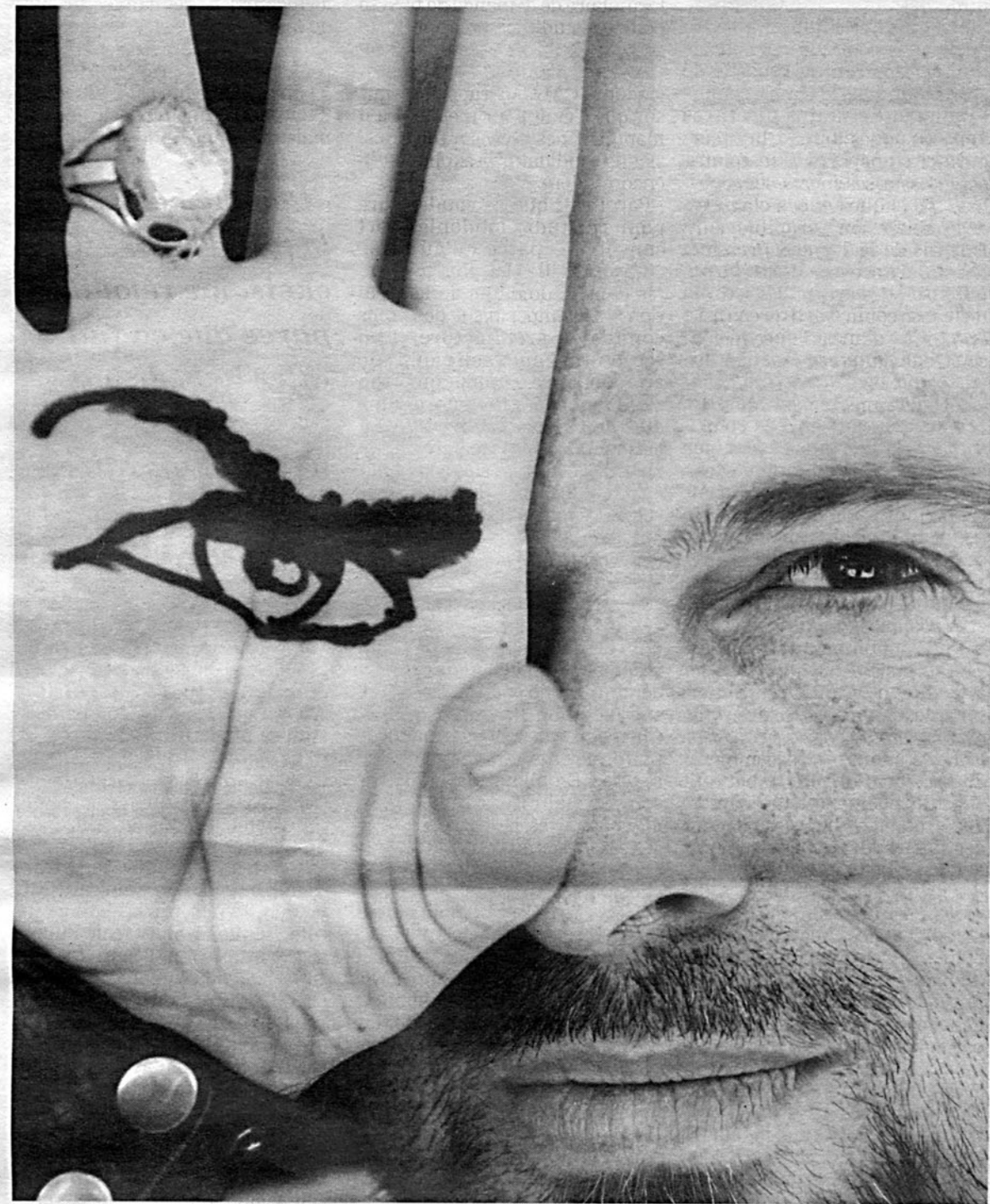
Car *Cœurs d'argile* sera le récit in extenso de l'histoire qu'il avait esquissée dans *Projet Outaouais*, concernant le drame romantique qui s'était joué dans cette grande résidence bourgeoise au centre du village de Saint-André-Avellin qu'il a acquise, bien des années plus tard. Érigée par le riche marchand du village, Lionel Quesnel (d'une autre lignée familiale, précise l'auteur-bédéiste), cette demeure était une sorte de Taj Mahal pour sa bien-aimée, Hélène Séguin, morte au bout de son sang en donnant naissance à leur enfant.

Remarié, le marchand ne se serait jamais remis de la mort de sa belle Hélène, racontait la petite histoire du village. Et lorsque Christian Quesnel et sa compagne se sont portés acquéreurs de la maison, «dans un moment de pure folie, totalement aveuglés qu'on était par un coup de foudre», raconte-il, couraient aussi des bruits comme quoi la résidence quasi-abandonnée au moment de l'achat était hantée. (Ouvrons ici une parenthèse pour ceux que les phénomènes paranormaux intéressent. La fille aînée de l'artiste, âgée de 5 ans, aurait un «ami imaginaire» qu'elle voit régulièrement dans la maison, tout de noir vêtu, et qui semble correspondre au frère de Lionel Quesnel, le père Paul, un Clerc de Saint-Viateur. Elle l'a même reconnu sur une photo d'époque que lui a présentée son père...)

Comme il vit et travaille constamment dans cette vieille maison, qui est aussi le personnage central de son livre, on comprend qu'il veuille s'en détacher un peu pour ajuster sa lorgnette de créateur. «Je suis complètement pris par cette histoire-là qui se déroule chez moi. Alors je ne veux pas verser dans le documentaire, mais la regarder avec une vraie vision artistique, ce que va me permettre le séjour à Londres.»

S'imprégner de la multi-ethnicité

Il entend aussi profiter à plein de la formidable carte de visite que procure le fait d'être un boursier en résidence d'un studio du Conseil des arts. Il zieute déjà



«Tu comprends, quand t'es artiste, c'est comme faire vœu de pauvreté. Tu vis de sacrifices, et je n'ai vraiment pas les moyens de les amener (sa femme et ses deux filles) avec moi», confie Christian Quesnel.

les festivals de bédés en Angleterre, enligne certaines galeries et musées d'art, regarde la programmation des salles de théâtre et de concert. Il veut plonger dans le maelström multi-ethnique de la capitale anglaise et s'en imprégner. Et avec un peu de chance, il aura le bonheur de rencontrer l'un des maîtres anglais du roman graphique qui l'inspire tant, Dave McKean.

Comme pour bien marquer qu'une étape nouvelle de sa vie s'amorçait, Christian Quesnel exhibe une nouvelle tête depuis qu'il a su qu'il décrochait la bourse du studio de Londres. Disparus la longue crinière et le bandana qu'il arborait depuis onze ans et qui étaient plus ou moins sa marque de commerce. C'est le crâne chauve qu'il débarquera, le 7 juillet au matin, à Heathrow, pour entamer son aventure londonienne. Décidément, Lionel Quesnel, marchand de Saint-André-Avellin, aura fait voyager Christian Quesnel bien loin avec son histoire d'amour.